





Quelle
CULTURE

Les états d'art de Carolyn Carlson

Grande prêtresse de la danse contemporaine, Carolyn Carlson est la plus française des chorégraphes américaines. Installée à Paris dès 1971, mais grande voyageuse, elle continue à créer et à danser. Et sera elle-même sur scène en février dans des solos au Théâtre de Chaillot. *Propos recueillis par Ariane Dolifus*

Le matin, je me réveille toujours avec un CD de chants sacrés du Tibet ou avec les compositions a cappella de Gavin Bryars réunies dans un CD intitulé *Glorious Hill* (interprétées par le Chœur de la radio lettone). Cela éveille lentement. J'ai besoin de me retrouver en faisant du qi gong et de la méditation. Et là, je remets mon corps et ma pensée en place. Cela m'est indispensable pour commencer ma journée. Ensuite, j'écoute de la musique pour mon travail, et c'est très divers. Mais comment ne pas avoir une affection particulière pour René Aubry qui a composé une majeure partie des musiques de mes ballets, et pour notre fils, Aleksï Aubry-Carlson, qui vient de composer celle de *Seeds*, mon tout récent ballet pour jeune public...

Trois artistes ont vraiment marqué mon existence : Alwin Nikolais, qui a été mon maître et chez qui j'ai commencé à danser. Il savait tout faire (chorégrapheur, créer les costumes, les lumières, la scénographie), il m'a donné les clefs de mon travail. Et puis, il y a Bob Wilson, qui a changé ma vie. Lorsque j'ai vu *Le Regard du sourd* en 1971, un spectacle de cinq heures qui modifiait toute la notion du temps et du mouvement sur scène, j'ai compris qu'il fallait quitter New York et vivre en France. Ce que j'ai fait. Nous avons travaillé ensemble en 1988 sur *Cosmopolitan Greetings*, un opéra-jazz de Rolf Liebermann. Et enfin, il y a Pina Bausch, qui est pour moi celle qui a si bien compris l'humain. Nous sommes à l'opposé l'une de l'autre. Elle est dans le sol et le feu, je suis dans l'eau et l'air. Elle a vraiment révolutionné la danse du XX^e siècle, et chacun de ses

spectacles est à voir et revoir. Sa compagnie sera en mai à Paris pour deux spectacles différents, et il ne faut pas la rater.

Il y a des théâtres qui me touchent plus que d'autres. Le Théâtre de la Ville à Paris par exemple, parce qu'il est parfait pour la danse et que mon premier spectacle en Europe avait eu lieu là, en 1968. Ou le Théâtre de Chaillot, qui m'accueille en résidence pour deux saisons. Et puis l'Opéra Garnier bien sûr, où Rolf Liebermann m'a reçue en tant qu'« étoile-chorégraphe » dès 1975.

C'était très révolutionnaire, à l'époque. J'y suis restée cinq ans. Garnier est une salle circulaire, on embrasse la scène et le public. C'est très étonnant. Et puis, tous les théâtres italiens sont exceptionnels. La Fenice ou le Malibran à Venise, les théâtres de Bari ou de Palerme sont des merveilles.

À Paris, j'ai deux librairies fétiches : la grande librairie anglaise WHSmith, située rue de Rivoli, et une librairie de quartier, Comme un roman, située Rue de Bretagne, dans le troisième arrondissement. On y trouve de tout, et surtout un très beau rayon « poésie et philosophie ». Ils organisent beaucoup de rencontres

et de signatures, et je leur suis toujours fidèle lorsque je publie un livre. Dans *Traces d'encre* (paru chez Actes Sud), j'ai pu lier mes deux passions : l'écriture et la calligraphie. Cette dernière est, pour moi, un art similaire à la danse : dans les deux cas, on écrit avec son corps. Et dans les deux cas, c'est un art spontané.

Je lis toujours avant de m'endormir et ce sont bien souvent des ouvrages qui aident à la méditation. Je relis les œuvres de l'Indo-Américain Deepak Chopra (*Les Sept Lois spirituelles du succès*) et les travaux d'Alan Watts, qui fut un philosophe américain et un passeur entre les religions. Bon nombre de livres sont sources de ballets pour moi. Ainsi, *Pneuma*, que dansera le ballet de l'Opéra national de Bordeaux à Chaillot (du 17 au 20 février) est largement inspiré des écrits de Gaston Bachelard, qui m'ont fait découvrir René Char.

J'adore l'œuvre d'Anselm Kiefer et l'exposition qui lui est consacrée au centre Compidou (jusqu'au 18 avril) est impressionnante. Tout, chez lui, est dans la démesure... J'aime retrouver d'ailleurs l'immensité de certains lieux d'expositions comme le Grand Palais, Beaubourg, le musée d'Art moderne à Paris. Mais aussi le musée Guggenheim de Bilbao, qui est une merveille tout en rond. Il y a peu d'œuvres dans chaque pièce, on peut donc s'asseoir et méditer... À Venise, l'Arsenal ainsi que le Palazzo Grassi, qui abrite la collection d'art contemporain de François Pinault, sont pour moi d'autres lieux d'exposition incontournables.

Du côté des médias, je suis abonnée depuis quarante ans à Parabola,

publication fondamentale pour comprendre les religions, la philosophie et les grands mythes de l'humanité. De nombreux écrivains et chercheurs ont écrit dans cette revue très réputée. Sinon, je regarde beaucoup Arte pour les arts, Euronews et France 24 pour les infos. Ainsi que CNN ou la BBC.

Les films, je les vois dans les avions, lors de mes tournées. Je garde un souvenir impressionné de *La Ligne rouge* de Terrence Malick ou d'*Interstellar* de Christopher Nolan et j'ai une admiration sans nom pour Clint Eastwood, notamment *Sur la route de Madison*. Il y a chez lui une humanité évidente, que l'on retrouve aussi dans les documentaires de Damian Pettigrew. Ce cinéaste québécois fait des biographies d'artistes incroyables (celles sur Fellini et Balthus sont exceptionnelles), qui lui permettent d'aller très loin dans l'analyse d'une œuvre et de son auteur. J'aime comprendre ce qu'il y a derrière la renommée d'un artiste. Grâce au fameux documentaire d'Asif Kapadia sur Amy Winehouse (*Amy*, 2015), j'ai découvert toute l'immense solitude de cette jeune chanteuse.

Programme Carlson, du 5 au 20 février au Théâtre de Chaillot. theatre-chaillot.fr

Carolyn Carlson, de l'intime à l'universel, essai biographique de Thierry Delcourt, Actes Sud, 416 pages, 25 €.

« J'aime
comprendre
ce qu'il y a
derrière
la renommée
d'un artiste. »

